

Première partie — Monique Pellerin

Je suis arrivé au Centre communautaire des aînés avec la hâte d'en finir pour retrouver mon emploi d'été. Ma sentence m'obligeait à fournir 100 heures de travaux communautaires. Le centre communautaire n'avait pas l'aspect sévère de bonnes sœurs que je m'étais imaginé. Ici pas de murs couleur pastel et pas de posters aux messages de spiritualité. Les murs étaient en béton gris comme ceux de mon ancienne école secondaire. Accrochés aux murs dans les corridors, des centaines de photos en noir et blanc de personnes âgées tenant dans leur main un cadre dans lequel apparaissait en médaillon un visage d'enfant. Les vieux visages se déclinaient en toutes sortes de composition, allant de tragique à hilare. J'appris plus tard que cette initiative venait d'une photographe retraitée participante au Centre. Les photos retouchées des enfants étaient celle des personnes âgées prises alors qu'elles avaient six ou sept ans. Le montage était assez réussi, malgré quelques imperfections dans les proportions des têtes des petits. Tous les vieux portaient un T-shirt noir sur lequel était écrit en blanc *Pas besoin de psychologue, je m'implique au Centre*.

Sylvain Cousineau, le chargé de projets pour les sentences m'amena au bureau de la directrice, Jeannine Latendresse. C'était une petite femme assez âgée, au regard sévère faisant contraste avec le buisson mousseux de ses cheveux blancs. Elle m'accueillit d'une poignée de main si robuste que je me suis fait la réflexion que le nom Brisebois ou Taillefer lui aurait mieux convenu comme patronyme.

Sans transition, elle me présenta les règles de vie du centre et mes tâches. J'aurais à refaire le muret de pierre qui avait été emporté par les grosses inondations du printemps. Puis à réaménager le terrain de de pétanque et donner un coup de main à l'atelier de menuiserie.

J'étais déçu de me retrouver si loin de mes qualifications. Ma déception était d'autant plus vive qu'au moment où j'avais traversé l'amusante galerie de photos, je m'étais mis à rêver de projets en infographie. Monsieur Cousineau n'avait pas vraiment pris en compte mon CV, mes bonnes notes en français et mon année de CEGEP en infographie.

Je m'attendais à un interrogatoire sur le délit qui m'avait amené ici. Je n'ai pas eu besoin de réciter mon boniment je-suis-trop-jeune-pour-la-prison-alors-c'étaient-les-travaux-communautaires pour mon méfait de vol à l'étalage et les centaines de dollars de contravention pour excès de vitesse.

Puis la directrice me remit entre les mains du concierge, Gaétan. La jeune cinquantaine, il portait un gilet ancien à double rangée de boutons, des jeans et bizarrement des bottes de construction. Il m'expliqua que les bottes n'étaient pas obligatoires mais très recommandées. Avec un sourire en coin, il m'informa que le Centre était couvert par la CSST se dépêchant d'ajouter que madame Latendresse ne serait pas tendre si je me blessais aux pieds.

Dans le jardin décati, la nature avait repris ses droits. Gaétan avait défait ce qui restait du muret. J'ai regardé Gaétan travailler un moment, une pierre, un coup de truelle, un raclement d'excédent de ciment, une autre pierre. Puis je lui ai dit que je pouvais continuer seul. Il a eu l'air bien content de me laisser. J'ai travaillé rondement, bien conscient du

vieux qui m'observait depuis le parc, me demandant à quel moment il viendrait me faire ses commentaires. D'un signe de tête je l'ai salué poliment quand il s'est approché sans cesser de travailler.

— Tu vas faire comment pour l'alignement ?

— Je vais aligner à l'œil. Pourquoi, c'est pas une bonne méthode ?

— Peut-être, pour quelqu'un qui a de l'expérience, mais tu as l'air bien nouveau dans le métier.

Il avait dit cette phrase sans agressivité et j'ai regretté ma réplique défensive. Je me suis relevé et l'ai regardé. Un grand gaillard, joues tombantes, yeux noirs, regard d'un vieux chien de chasse. Je n'ai rien dit, attendant la suite. Ce n'était pas le temps de me mettre à dos un des vieux du Centre.

— Ça prendrait un niveau. Mais, ce qui serait encore mieux, un bon fil de plomb » me dit-il posément.

Je n'avais jamais entendu parler de fil de plomb. Ça augurait mal et le vieux bonhomme commençait déjà à me tanner. Du haut de mes dix-sept ans, élevé en enfant roi par des parents permissifs, je manquais cruellement de pratique dans le bon usage des formules de politesse. J'ai donc choisi de me taire.

— Je m'appelle Paul Gagliano. Mon père a été maçon toute sa vie. Pas moi, je suis un ancien policier.

Merde me suis-je dit ! Même à la retraite il avait conservé son flair pour repérer les délinquants.

— Moi c'est Patrick Lahaie, jeune contrevenant. Je rembourse mes fautes à la société.

Deuxième partie — Christiane Guindon

— Déjà ? À ton âge... eh ben. Dans mon temps, tu aurais eu la « strap », pfff ! Ça n'a même pas le nombril sèche, ça a tout cuit dans l'bec, pis pour se faire remarquer parce que ça fait bien pitié, ça vole des affaires ! Eh, en passant, tu n'as pas mis de bottes pour travailler.

Je ne sais pas ce qui me prit à cet instant-là, moi qui m'étais promis de la jouer profil bas, mais je sentis de la colère monter en moi comme une décharge subite. En un claquement de doigt, je fis voler en éclat toutes mes bonnes intentions : « Heille ! De quoi je me mêle ? Arrive en 2017 ! Vous portez des jugements bien rapides, Mûsieur l'ancien policier !

— Je trouve que tu t'emportes un peu vite mon ti-gars. Calme-toi, on causait tranquillement là.

— Mon ti-gars ? Me calmer ? Vous vous prenez pour qui ? Genre que j'ai pas besoin de me faire faire la morale. Ça fait que vos jugements, vous pouvez vous les mettre où je pense. Et en passant, vos histoires de niveau et de fil de plomb, c'est pour les vieux. Je vais trouver une application sur mon iPhone si j'ai besoin d'outils. Laissez-moi donc tranquille !

J'étais tellement furax que je laissai tout tomber par terre, ramassant mon sac à dos qui ne me quitte jamais et filant à grandes enjambées vers le centre. Je tirai mon cellulaire de ma poche et envoyai un texto à monsieur Cousineau pour lui dire ma façon de penser. Je sais, je suis impulsif. Mais on s'en fout, c'est comme ça que je suis fait et je ne suis pas obligé de changer pour plaire aux autres. C'est ce que ma mère dit toujours.

Sylvain me rappela aussitôt, de peur que j'envenime ma situation déjà précaire, me dit-il.

— Je vais m'en aller d'ici si ces gens-là continuent de penser qu'ils peuvent me bosser à cause de mon âge ! Je ne veux pas faire des murets pis des terrains de pétanque. Tu le savais et tu as fait exprès pour ignorer mes goûts !

— Pat, as-tu pris ta médication ?

En marchant d'un pas lourd dans le corridor aux photos, je me retins de toutes mes forces pour ne pas « accrocher » un cadre photo en passant pour qu'il se fracasse sur le sol. Je collai mon cell sur ma bouche et je lui criai d'ALLER AU DIABLE !

Étrangement, mon hurlement eut sur moi un effet apaisant. Au hasard de ma marche dans les corridors, je vis quelqu'un sortir d'un local sans refermer la porte. Ma fureur envolée, la curiosité prit le relais et j'entraï dans la pièce... C'était le local des fournitures de bureau. Je sentis un picotement familier dans mes mains. Mon cœur se mit à battre d'excitation.

Au fil du temps, j'avais affiné ma technique et réussi à subtiliser un tas de trucs. J'étais passé maître dans mon art. Sauf cette fois-ci. Je dois purger cette sentence bonbon, mais je les ai tous roulés dans la farine. Bandes d'innocents !

En entendant le hurlement dans le corridor, madame Latendresse s'était levée d'un bond et s'était dirigée vers la source du boucan. Allez savoir pourquoi, elle se doutait bien de qui il s'agissait. Un autre enfant écorché... Pauvre petit. Elle avait parcouru son dossier et y avait lu des choses déconcertantes...

Elle plaignait cette génération d'enfants qui n'ont pas de vrai chez-soi et que les parents se renvoient comme des balles de ping-pong. Les jeunes qu'elle accueillait volontiers ici comme bénévoles ou pour diverses sentences étaient déjà très « poqués par la vie », parfois à un âge bien tendre.

Mais madame Latendresse avait vu neiger. Elle arriverait bien à quelque chose avec celui-ci, comme avec les autres !

Elle avait vu Patrick se faufiler dans le placard des fournitures. S’avançant à pas de loup, elle le regarda faire par la porte entrebâillée. Après avoir déposé son cellulaire sur une tablette, il fourra dans son sac à dos des stylos, des trombones, des *post-it* multicolores et d’autres babioles qu’elle n’arriva pas à distinguer. Elle se garda bien d’intervenir. Elle tourna les talons et se dirigea nonchalamment vers son bureau, mais cette fois-ci, en faisant bien résonner ses pas sur le parquet.

Troisième partie — Danielle Aubut

J’étais occupé à décider si je prenais une troisième agrafeuse quand j’avais entendu des pas dans le corridor. Je m’approchai de la porte et vis la directrice s’éloigner vers son bureau. Ouf ! Pour une fois, la chance avait été de mon bord, la vieille avait passé tout droit !

Tout à coup je reconnus la voix de l’ex-policier aux bajoues.

— Madame Latendresse, est-ce que je peux vous glisser un mot ? C’est au sujet du jeune Lahaie .

— Oui, certainement, allons au jardin, j’en profiterai pour voir son travail sur le muret. Je trouve la rivière encore bien menaçante. J’ai hâte que ce soit fait.

— Justement, je suis pas certain qu’il soit à la hauteur de la tâche. C’est que, voyez-vous...

Je perdis le reste de la conversation. Mais je devinais qu’il allait mémérer sur moi. Lui pis ses histoires de niveau ! J’allais ressortir mais d’autres pas s’approchèrent. Quelqu’un qui sifflait. Et qui s’arrêta juste de l’autre côté de la porte. Je me lançai avec mon sac derrière une pile de boîtes.

« Ben coud donc ! » (je reconnus la voix du concierge)

— Ah ! Salut Rosa ! Tu viens fermer ? Ça m’étonnait aussi que ça soit débarré. Tiens y’en a un qui a perdu son cellulaire ! Bon, on va le ramener !

Une petite voix fluette répondit : « J’ai des oublis parfois mais c’est la vie ! J’étais repartie avec le cadenas. »

Et sans que j’aie le temps de réagir, j’entends le clic distinctif du cadenas. Bandes d’épais ! Qui est-ce qui ferme des locaux avec des cadenas ?!! J’avais l’air fin là ! Pis en plus, l’autre était parti avec mon cellulaire ! Je voyais pas quoi faire sans mettre ma sentence en jeu. Si on me prenait là avec mon sac plein ! Je le vidai à toute vitesse en tentant de replacer les choses sans que ça paraisse trop. Puis je frappai de rage dans les

boîtes ! Je me mis à aller d'une rangée à l'autre. Je me sentais comme un lion en cage ! Et pas de téléphone pour que maman vienne me sortir de là !

C'est en allant au fond du local que je vis la fenêtre. Elle ne donnait pas sur l'extérieur. Elle était sale mais à travers je pouvais distinguer une grande salle, vue d'en haut. Il y avait différents engins, de la machinerie et des planches de bois, beaucoup de bois. Oui c'est ça ! C'était leur atelier de menuiserie ! Eh ben, ils étaient quand même bien équipés ! Pas que je m'y connaissais mais mon père, une rare fois qu'il avait pris le temps d'être en vacances avec moi (probablement que ma mère ne lui avait pas laissé le choix) m'avait amené dans un moulin, et je me rappelais l'odeur de la montagne de bran de scie... Ouais... c'était un beau souvenir. Ben loin.

Mais c'était peut-être la solution, le local de menuiserie, pour ne pas être trouvé dans les fournitures ou au moins pour une sortie ! Il ne semblait y avoir personne. Peut-être travaillaient-ils le bois certains jours seulement ? J'examinai la fenêtre. Vieux style, facile à ouvrir. Je passai par-dessus le rebord.

De l'autre côté, une mince galerie rouillée encerclait l'atelier avec un escalier au bout. En bas, comme pour m'accueillir, une machine distributrice de chocolats et chips. J'en obtins deux en un tour de main. L'enfance de l'art pour moi.

En allant vers l'entrée je m'arrêtai bouche-bée devant la fenêtre d'un petit local. Là sur des étagères, on voyait ce que les vieux avaient fait. Et il semblait que c'était à vendre car il y avait des prix. Mais ce qui me toucha, il faut le dire, c'est que les objets étaient drôlement bien faits, des urnes oui, mais aussi des jeux, une couchette, une table...

Je voulus voir tout ça de plus près et sans y penser, j'ouvris la porte. L'alarme se mit à sonner !

Quatrième partie — Robert Lalonde

« Merde, c'est pas mon jour de chance », que je me suis dit.

D'un bond j'allai me cacher sous une table à menuiserie, tout près de la porte de sortie par où justement entra le concierge avec ses grosses bottes de travail. Mais maintenant il avait en plus une grosse batte de baseball à la main. J'ai dû refouler un fou rire. Le temps qu'il s'élança par la porte ouverte, responsable de l'alarme, je pus me faufiler hors de l'atelier sans qu'il me voit. Ouf ! Ca, c'était l'art véritable de la fuite.

J'essayai de sortir par une porte secondaire mais sans succès. Elle était verrouillée. Je rebroussai chemin en m'assurant ne pas être vu par le concierge qui se démenait encore avec sa batte dans l'atelier pour trouver la source de l'alarme qui sonnait toujours. Au bout de l'allée, j'émergeai dans le corridor principal du Centre communautaire. Celui avec toutes les photos. Mais cette fois-ci, une cohue totale y régnait. Plein de vieux courraient du mieux qu'ils pouvaient, de gauche, de droite, en panique au son de l'alarme persistante. Les marchettes se heurtaient les unes les autres et les cannes risquaient de faire tomber

leurs propriétaires déjà vacillants. Le personnel, lui-même affolé, appelait au calme à pleins poumons mais leurs efforts avaient l'effet exactement contraire.

J'avais deux choix : à droite, côté jardin et le muret à refaire ou à gauche, l'entrée principale. Le choix fut facile. Tirant profit du chaos, je me faufilai adroitement évitant vieux, vieilles, marchettes, cannes et surtout le personnel pour tenter de rejoindre au plus sacrant l'entrée principale.

Je filais à vive allure à travers tous ces obstacles et, juste comme j'entrevois la porte de sortie, vlan ! Je frappe un mur. De brique ? De béton ? Non !

C'est la directrice, madame Latendresse, contre qui je me heurte de plein fouet. Elle ne bouge pas d'un poil. Si bien que je tombe à la renverse à ses pieds avec une culbute arrière digne des plus grands athlètes du Cirque du Soleil. Et voilà aussitôt la tendre directrice qui m'attrape fermement par le collet, me soulève seulement d'un bras et me tire jusque dans son bureau sans que j'aie même eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait. Au même moment, l'alarme cessa, ce qui m'aida à reprendre un peu le pouls de la situation.

— Arrêtez, arrêtez, vous êtes folle. J'ai rien fait. Pourquoi vous en prendre à moi comme ça ? J'vais avertir mon agent de probation pis vous allez payer pour ça. Vous avez pas le droit de...

C'est à ce moment-là que des volcans firent irruption dans les yeux de madame Latendresse. Même le buisson mousseux de ses cheveux blanc semblait prendre l'allure d'un buisson ardent. Elle me lança rageusement sur un fauteuil, se pencha vers moi avec un regard de tueuse et me cria au visage.

— Pauvre p'tit gars. Tu vas peut-être appeler ta maman aussi ? Regarde toi donc un peu. Tu te prends pour un bandit de grand chemin alors que t'es juste un gamin encore accroché aux tétons de sa mère. Écoute- moi bien.

Elle se releva, leva la tête, pris une grande inspiration et me dit d'un ton plus calme :

— Tu sais, ton numéro de p'tit voyou Patrick, eh bien, ça marche pas avec moi. Désolé mais t'as pas le profil pantoute. Tu veux appeler ton agent de...

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, je bondis hors du fauteuil et lui criai en pleine figure :

— Oui vieille folle ! C'est inacceptable la façon dont vous me traitez. Vous avez pas le droit de faire ça. Et pis, moi les murets pis les jardins j'm'en calisse. Ça m'intéresse pas.

— Ah oui ?

De l'autre bout du pupitre où elle est maintenant assise, elle me lance son gros téléphone de directrice qui atterrit devant moi dans un fracas épouvantable. Me regardant

directement dans les yeux avec un air de défi elle me dit alors : « OK. C'est bon. Appelle-le ton agent de probation. Vas y ! »

Puis aussitôt elle sort un portable de sa poche de pantalon, me le tend et dit avec un sourire moqueur: « Oh! J'oubliais. Tu aimerais sans doute mieux utiliser ton téléphone cellulaire. »

Cinquième et dernière partie — Monique Pellerin

Je m'assieds en empoignant mon téléphone. Par un rapide procédé mental comme seuls peuvent le faire les personnes avec un TDAH, je m'auto-convains de ne pas appeler Sylvain. L'appeler voudrait dire recommencer la ronde des visites pour trouver un organisme qui voudra de moi. Or j'ai déjà été refusé trois fois. Si je ne retourne pas à mon emploi d'été d'ici un mois, je vais le perdre. Et ça, c'est la seule concession que je ne suis pas prêt à faire.

La négociation et la surenchère ont toujours été ma ligne de fuite. Aussi, je me lève et lui lance avec bravade.

— D'accord pour le muret, je vais le faire. Mais je ne veux pas de gérant d'estrade pour me critiquer. Puis je veux rencontrer votre madame photographe qui a monté la galerie de photos. J'ai des suggestions à lui faire.

Madame Latendresse me regarde avec une lueur d'amusement dans les yeux. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'elle prend plaisir à ce genre de duel.

— Paul Gagliano a fait un plan pour le montage du muret, étape par étape.

En disant cela, elle me tend un paquet de feuilles où apparaît un plan en trois dimensions. Je revois le flic aux bajoues et paupières tombantes. Je me penche pour regarder le plan de près. Étonné je demande : « C'est lui qui a fait cela ? »

— Oui, les vieux ne sont pas tous des *ordinosaures* tu sais.

— Ça je sais. Mon prof d'infographie au CEGEP, il est dans la cinquantaine et il conçoit des logiciels de design 3 D.

Ma remarque ne semble pas lui plaire à en juger par le rictus qu'elle me fait. D'un ton ferme, elle enchaîne rapidement.

— Il va falloir que tu te laisses guider par Paul Gagliano. Il est venu me dire qu'il est prêt à te coacher.

J'encaisse le coup. Je vais le faire ce maudit muret. Mais je n'ai pas encore dit mon dernier mot. À mon tour de faire un gain dans cette transaction. Je la regarde avec détermination.

— Puis la photographe, je vais pouvoir lui présenter mes idées et suggestions ?

— Assurément. D'ailleurs, tu l'as déjà rencontrée.

Je passe en revue les visages féminins. Cela ne peut pas être Rosa, la petite vieille au cadenas et voix fluette, trop égarée. Je ne garde aucun souvenir des autres visages féminins croisés dans la bousculade qui a suivi l'alarme.

D'un air satisfait, madame Latendresse s'adosse à son fauteuil de PDG communautaire.

— C'est moi la photographe. La galerie de photos dans l'entrée a été ma première œuvre de retraitée bénévole.

Estomaqué, je m'assieds lourdement dans la chaise de bureau. Je regarde la directrice pas du tout tendre mais pas mal rusée. Je réalise que je me suis fait piéger. Non, je me suis piégé moi-même. Je ne peux m'empêcher de sourire devant l'ironie de la situation. Vaincu, je lui réponds les dents serrées : « Ça m'a tout l'air que ma sentence vient de doubler. »

FIN